

## Recherches sociographiques



Jean MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada. Avec des documents inédits. Relations franco-canadiennes au XIXe siècle*

Pierre Savard

Volume 9, numéro 3, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055416ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055416ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savard, P. (1968). Compte rendu de [Jean MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada. Avec des documents inédits. Relations franco-canadiennes au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 9(3), 324–325.  
<https://doi.org/10.7202/055416ar>

obligés de colliger et de connaître d'abord les faits, beaucoup de faits. Et peut-être ont-ils raison.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,  
Université Laval.*

Jean MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada. Avec des documents inédits. Relations franco-canadiennes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Les presses de l'université Laval, 1967, IX-210 p. (*Vie des Lettres canadiennes*, 4).

Xavier Marmier (1808-1892), écrivain romantique de second ordre et membre de l'Académie française, a laissé une production littéraire considérable. Ce polygraphe était un voyageur impénitent qui permit aux Français de son temps, plus casaniers qu'aujourd'hui et moins bien servis par les moyens de transport, de voyager par la lecture. Même si ses ouvrages sont souvent superficiels (« Il aurait dû se fier plus à son regard, un peu moins à sa culture », observe Jean Ménard), il a le mérite d'avoir élargi les horizons de ses contemporains aux autres civilisations, scandinaves ou slaves, pour ne citer que celles-là. Marmier (dont la correspondance reste introuvable, mais dont on possède un journal intime des plus intéressants) se révèle un conservateur en politique, plus précisément légitimiste. Ce galant homme assez mondain, amène en société, entouré par les douairières du faubourg Saint-Germain, se montre dans son journal un critique féroce des travers de ceux qu'il a fréquentés.

C'est en 1849 que Marmier découvre l'Amérique. Débarqué à New-York, il ne passe que quelques semaines dans la République américaine. Le conservateur perdu dans cette république démocratique, et le Français qui cherche la France dans ses pérégrinations semble bien mal à l'aise dans ce pays. Ce qui nous vaut des remarques acidulées sur le « type physique » des Américains et leurs mœurs peu prisées par le voyageur. « Dieu soit loué! Je suis rentré en France », s'écrie Marmier, qui passe au Canada en novembre. Il y visite la ville de Québec, Saint-Hyacinthe, Montréal, Caughnawaga, puis effleure le Haut-Canada. Il rentre au pays natal via la Louisiane et l'Amérique du sud.

En 1851, Marmier publie à Paris ses *Lettres sur l'Amérique* en 2 volumes. Cette publication arrive à point nommé, alors que la France du Second Empire va redécouvrir à son tour le Canada français. L'ouvrage connaît plusieurs rééditions totales ou partielles. En 1859 et 1860, Marmier rédige un roman, *Gazida*, où l'on retrouve des paysages de la vie canadienne et des scènes de la vie indienne. Couronné avec enthousiasme par l'Académie française, le roman est réédité trois fois du vivant de l'auteur. Dans son étude, J. Ménard retrace les modèles des personnages de *Gazida*: ce qui nous amène à constater encore une fois la curiosité et les lectures immenses de Marmier. J. Ménard souligne en passant (hypothèse intéressante qu'il faudrait vérifier pour d'autres auteurs) que le romantisme de Marmier l'a amené à se passionner pour les pays du Nord, et partant, le Canada. L'explication de son attachement au Canada français tiendrait non seulement à des considérations de solidarité ethnique et culturelle (le rameau français en Amérique) mais aussi et autant à l'attrait d'un pays nordique. Sans compter la fascination de l'Indien chez un auteur nourri dans la tradition du « bon sauvage » et les écrits de Chateaubriand...

Surnommé « le Canadien » (ni le premier ni le dernier Français à mériter le titre), Marmier s'intéresse sincèrement au développement culturel de la collectivité canadienne-française. Lors de son voyage chez nous, il a établi des relations avec les Garneau, les Tassé, les Chauveau, les Viger et bien d'autres. Il continue d'entretenir avec les Canadiens une abondante correspondance jusqu'à sa mort. Malheureusement, les recherches patientes et considérables de J. Ménard n'ont permis de retrouver qu'une fraction infime de ces échanges. Marmier se tient au courant de la production littéraire canadienne et il encourage les jeunes auteurs (il joue un rôle clef dans le couronnement de Casgrain et de Fréchette par l'Acadé-

mie). Son appartement parisien s'ouvre souvent aux Canadiens de passage. On y voit passer des auteurs comme Marmette et des politiques comme Chapleau. Dans les années 1880, Marmier se prépare à revenir au Canada, mais les circonstances l'en empêchent.

Pour faire comprendre l'originalité de la contribution de Marmier, J. Ménard brosse dans le premier chapitre de son étude un tableau des récits de voyages et des autres écrits sur le Canada, de la Conquête à 1914. Le tableau n'est pas exhaustif (on complétera par celui de l'abbé Yon cité à la note de la page 2) et comporte une part d'arbitraire comme c'est le cas dans ce genre de dépouillement. Cependant, J. Ménard a le mérite de mieux situer certains auteurs. Il consacre un bon passage au livre « injustement oublié » de l'idéologue Isidore Lebrun. Il déterre le prolifique et incolore Léon de Tinseau, fort intéressant pour l'étude de l'image du Canada véhiculée en France par une certaine littérature.

Cette étude consacrée au premier écrivain français de quelque envergure qui s'intéressa sérieusement et de façon suivie à notre pays après la conquête tient plus que ne promet la modestie du titre. Tous les chercheurs qui s'intéressent aux relations franco-canadiennes au siècle dernier s'y reporteront comme à un ouvrage fondamental qui fait le point sur plusieurs questions. L'auteur, qui n'a pas ménagé les recherches patientes dans les bibliothèques et les archives des Deux Mondes, fournit aussi un modèle d'érudition littéraire qu'auront à suivre les historiens de la littérature. On peut reprocher à l'auteur ses digressions, par exemple sur Vigny et le Canada, sur la maquette de Duberger, sur l'ermite de Niagara, sur la quarantaine de Marmier devant Buenos Aires. Ces pages distraient le lecteur. Cependant, certaines d'entre elles pourront être mises à profit par des chercheurs à venir qui abordent notre XIX<sup>e</sup> siècle avec si peu de guides et de travaux utiles. Au chapitre des critiques, il faut regretter que ce livre, au demeurant fort agréablement présenté au point de vue typographique, soit affligé d'une page-titre aussi inesthétique.

Pierre SAVARD

*Institut d'histoire,  
Université Laval.*

Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*, tome I, Montréal, Beauchemin, 1967, 368 p.

L'*Histoire de la littérature française du Québec*, préparée sous la direction de Pierre de Grandpré, comprendra deux, peut-être trois volumes. Le premier, dont il sera seul ici question, nous conduit jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; il compte trois cent soixante-huit pages et, hors texte, plus de cent cinquante illustrations; enfin, l'ouvrage incorpore à l'histoire proprement dite des pages choisies.

« Cet ouvrage est la première histoire de la littérature française du Québec rédigée en collaboration » (p. 7). On voit tout de suite l'avantage de cette distribution de la tâche: elle permet de faire appel à un expert pour chaque genre ou aspect, un seul auteur pouvant rarement maîtriser tout un domaine, même (peut-être faudrait-il dire *surtout*) si celui-ci est la jeune littérature française du Québec; d'autant plus que l'on se propose de traiter dans une optique différente les deux moments que l'on discerne dans cette littérature. Cette façon de procéder comporte cependant ses difficultés: celle d'abord de recruter la meilleure équipe; de plus, même si la méthode choisie est bien précisée à chaque collaborateur, une certaine hétérogénéité apparaît presque toujours.

Pierre de Grandpré écrit: « Il nous a semblé bon, en établissant le programme de la présente entreprise, de faire appel, d'une part, pour l'étude de l'évolution générale du milieu intellectuel, à des historiens et à des sociologues dont les recherches font autorité; et, d'autre part, pour l'étude des textes, à quelques-uns des critiques dont les commentaires sont généralement reconnus comme les plus aigus et les plus sûrs dont nous disposions »